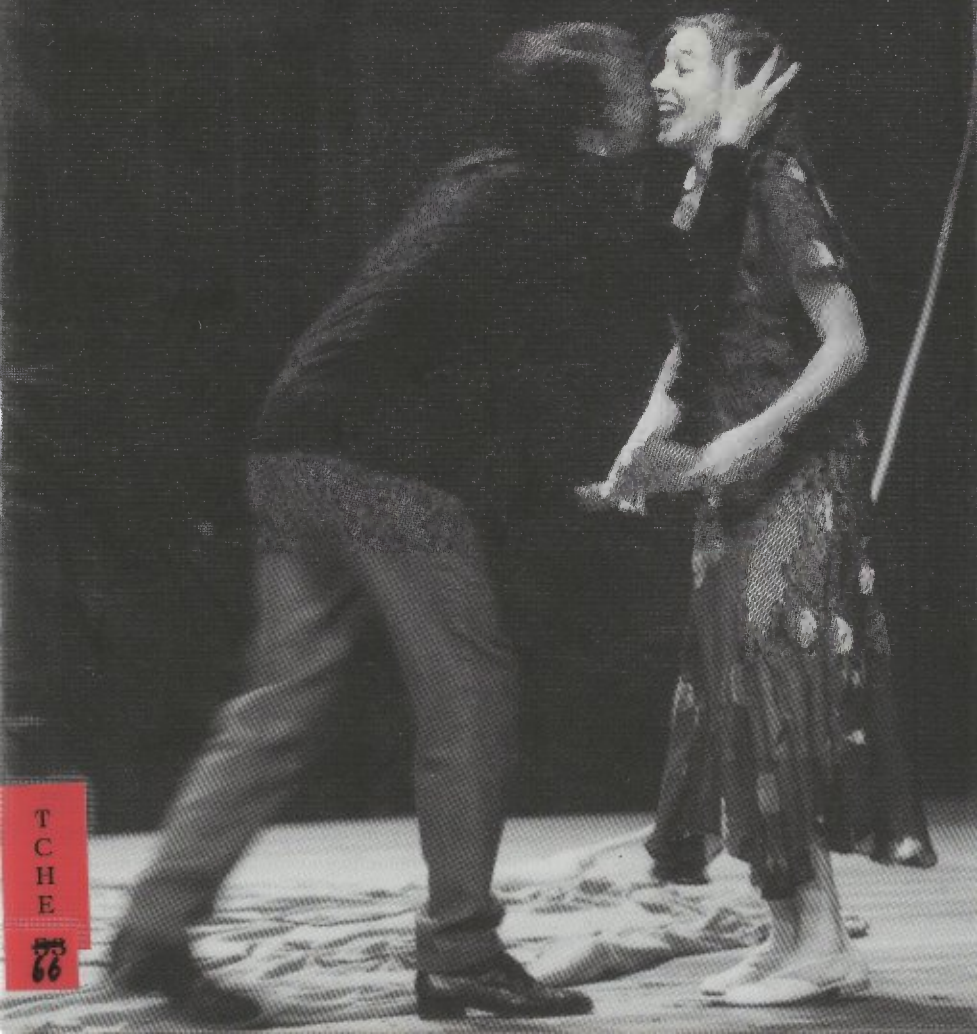


Die Möwe / La mouette

DU 22 AU 26 FÉVRIER 2002

ODEON
THEATRE DE L'EUROPE



T
C
H
E

76

(en allemand, surtitré)

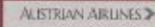
Die Möwe / La mouette

d' Anton Tchekhov
mise en scène Luc Bondy
texte allemand Ilma Rakusa

scénographie Gilles Aillaud
costumes Marianne Glittenberg
musique Gerd Bessler
lumières Alexander Koppelman
création des maquillages Cornelia Wentzel
mouettes Kuno Schlegelmilch
adaptation et dramaturgie Stephan Müller
conseillère chorégraphique Blanka Modra
collaboration à la mise en scène Geoffrey Layton
collaboration à la scénographie Claudia Jenatsch

assistants à la mise en scène Philip Jenkins, Rosy Fels
assistante à la scénographie Sascha Regina Reichstein
assistante aux costumes Doris Maria Aigner
souffleuse Isabella Priewalder
surtitrage Dietrich Sagert (d'après la traduction française
de *La mouette* d'André Markowicz)

et les équipes techniques du Burgtheater Akademietheater de Vienne
et de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

PRODUCTION : Burgtheater (Vienne), 
Wiener Festwochen.

RÉALISATION : Odéon-Théâtre de l'Europe, avec le concours du
Département des Affaires Internationales
(Ministère de la Culture et de la Communication),
avec le soutien de Pierre Bergé et l'aide de ERSTE Bank.

Spectacle créé le 14 mai 2000 à l'Akademietheater
[Burgtheater] de Vienne.





TCHÉ 68

avec

Irina Nicolaevna Arkadina, *actrice* Jutta Lampe
Constantin Gavrilovitch Tréplev, *son fils* August Diehl
Piotr Nicolaévitch Sorine, *son frère* Martin Schwab
Boris Alexéevitch Trigorine, *écrivain* Gert Voss
Nina Mikhaïlovna Zarechnaïa, *une jeune fille* Johanna Wokalek
Evguéni Serguéevitch Dorn, *médecin* Ignaz Kirchner
Sémion Sémionovitch Medvédenko, *instituteur* Philipp Brammer
Ilia Afanassiévitch Chamraev, *gérant chez Sorine* Urs Hefti
Paulina Andréevna, *sa femme* Gertraud Jesserer
Macha, *leur fille* Maria Hengge
Jacob, *homme de peine* Benjamin Çabuk
Une femme de chambre Alena Baich
Un cuisinier Hans Kloser

La Mouette dans la traduction d'André Markowicz (Editions Actes sud - Babel) est en
vente à la librairie du Théâtre.

REPRÉSENTATIONS : Odéon-Théâtre de l'Europe,
Grande Salle, du 22 au 26 février 2002.

Durée du spectacle : 3h20, avec un entracte.

Le bar de l'Odéon et la librairie vous accueillent avant le spectacle et pendant l'entracte.

Les hôtes sont habillées par Jean-Michel Angays.

Entre mélancolie et ironie : le charme sage de

Tchékhov

La Mouette de Tchekhov commence par la question de l'instituteur Medvédenko à Macha : " Pourquoi portez-vous toujours le noir ? " et par la réponse de Macha : " Je suis en deuil de ma vie. Je suis malheureuse. " La pièce se termine par cette phrase : " Constantin Gavrilovitch s'est tué ".

La sombre parenthèse englobe du tragique et de la farce, des choses déprimantes et de l'absurde : une relation fatale mère-fils, des opportunités ratées, des illusions artistiques, des déceptions amoureuses, des malentendus en quantité et l'air vicié d'une existence provinciale qui dépérit dans l'inertie.

Dans le décor idyllique d'un domaine au bord d'un lac, l'enfer règne — sans faire de bruit, il est vrai. L'administrateur tyrannise le propriétaire vieillissant et malade ; sa sœur — l'actrice Arkadina — opprime son propre fils ; Macha, la fille de l'administrateur, harcèle l'instituteur mal aimé ; Nina — réprouvée par son père et sa belle-mère — se réfugie dans les bras de l'écrivain Trigorine, qui l'abandonnera. Les personnages agissent sous l'effet d'une combinaison d'amour-propre et de frustration : *a bad mix*. Et l'inertie de la vie campagnarde y met du sien. Sous la cloche de verre d'une uniformité mélancolique, les rêves les plus insensés pullulent autant que le cauchemar réel. La retraite provinciale se transforme en piège.

Ici, les conflits s'accumulent, ils se vident — malgré les tentatives de fuite. La maison de campagne comme théâtre

d'une comédie humaine, comme laboratoire des erreurs et des égarements humains.

Personne n'est bien dans sa peau. Sorine s'ennuie de la ville, le médecin Dorn vit sur le souvenir de ses aventures et de ses voyages passés, l'ex-étudiant Kostia éprouve dans le vide de la campagne son médiocre talent d'écrivain, comme s'il se prescrivait un exil intérieur, Macha se meurt d'ennui, Arkadina a toujours un pied ailleurs, Trigorine, possédé par l'écriture, se prive de goûter le présent — sauf quand il pêche à la ligne — et Nina, qui est la seule à idolâtrer ce coin de terre, n'y trouve aucun repos : le destin l'en chasse.

Ainsi les héros de Tchekhov sont-ils des êtres sentimentaux " transitoires " : leur résidence hésite entre ville et campagne, entre désir et réalité. Dans l'entre-deux, la nostalgie s'agite ou la mélancolie brandit son aiguillon ironique.

Bien des choses aboutissent à des paradoxes : l'écrivain renommé se révèle humainement débile ; l'actrice qui sait sa valeur traverse une crise, figure pitoyable oblige ; la jeunesse propage de nouvelles formes artistiques, sans viser un objectif ; ou elle poursuit, comme Nina, un objectif qu'elle habille d'une mystique de la souffrance. Des ambivalences où qu'on regarde, commentées avec auto-ironie par certains des personnages. Sorine résume sa vie ratée sous le titre " L'homme qui a voulu " : " Quand j'étais jeune, je voulais devenir écrivain - et je n'en suis pas devenu un. Je voulais parler avec des mots choisis -

et j'ai toujours parlé atrocement... Je voulais me marier — et je ne me suis pas marié. Je voulais habiter en ville — et je termine ma vie à la campagne, voilà. " Au jugement résigné s'opposent une soif de vivre et l'insistance entêtée sur le vocable chéri " voilà ", comme s'il s'agissait de conférer à sa propre incapacité une allure martiale. Cela produit un effet forcément comique, voire ridicule — comme d'ailleurs d'autres manies stéréotypées : Macha et ses prises de tabac, le fredonnement de Dorn, les éternels discours de Medvédenko sur l'argent. Dans le brouillard des contradictions, chacun se cherche une contenance — et il n'est pas rare qu'on se raccroche à des brouillades : les jolies toilettes ou la bouteille de vodka, la pêche à la ligne ou les anecdotes. Seul Tréplev n'est pas très heureux dans son choix : en idéaliste, il mise sur l'art et sur l'amour et passe ce faisant à côté de lui-même.

Le dernier acte le montre dans le piège d'une double solitude : doutant maladivement de sa mission artistique et définitivement repoussé par Nina. Il joue mélancoliquement du piano, déchire ses manuscrits et finit par se tuer. Un " homme superflu " ?

Si tel est le cas, il ne serait pas le seul. Mais il est assurément le seul à souffrir de façon si aiguë de son inefficacité et de sa foi défaillante. Ayant grandi sans père et sans lien social, il ne résiste pas à la pression de son isolement et de ce qu'il exige de lui-même, et finit par " implorer ". C'est tragique, sans que la pièce tourne pourtant à la tragédie. Tréplev n'est pas Hamlet (même s'il cite Shakespeare) : il lui manque pour cela de se frotter au monde extérieur, à un adversaire réel. Le déplacement des conflits sur la scène des rapports entre les êtres et du psychisme profond (si joliment qualifiée par Botho Strauss de " micro-monde vivant



du cœur"), non moins que l'art et la manière avec lesquels les personnages sortent habilement de leur rôle, produisent ce mélange de sérieux et de comique qui est si caractéristique du théâtre de Tchekhov. Old movies, aimerait-on dire, et beaucoup de médiocrité. La plupart des héros tchékhoviens se révèlent simplement inaptes à la tragédie.

Ce n'est pas que Tchekhov ait de la sympathie pour la médiocrité, mais les extrêmes dans le genre de Dostoïevski lui sont inconnus — aussi bien pour ce qui touche à ses personnages qu'à sa propre vision du monde et à son esthétique. Tchekhov est un maître des atmosphères tempérées, des rapports flottants, des sous-entendus laconiques. Au pathos, il préfère toujours une impassibilité ironiquement brisée. Dans *La Mouette*, on peut supposer qu'il se dissimule de préférence derrière le personnage du médecin Dorn — un stoïque et un flâneur, qui, malgré quelques glissements cyniques, sait faire preuve de sentiment quand il le faut.

Tchekhov tient en suspicion l'hystérie, le bavardage sur les soi-disant questions éternelles, la vantardise, l'idéologie. Les choses importantes ne se produisent qu'incidemment et ne se disent souvent qu'en passant : la tentative de suicide de Tréplev et — à la fin de la pièce — son suicide réussi (comme une sorte d'anticlimax), ou la relation amoureuse entre Nina et Trigorine. Ainsi évite-t-on, dans le déroulement fragmenté, imprécis de l'action, le drame pur, les paroxysmes et même une catharsis ; ce sont les notes légères qui dominent, les répliques obliques, les idiosyncrasies et les impondérables. Cela produit — considéré globalement — un subtil réseau de sens,

plein de finesse psychologique et de poésie du langage. Mais sans moralisme didactique.

Car s'il y a quelque chose qui n'existe pas chez Tchekhov, c'est la peinture en noir et blanc. Tout ce qui s'apparente à la gravure sur bois et donc à la simplification lui est suspect. Plutôt que de livrer des réponses, il s'en tient aux questions et à ces nuances fines qui viennent fortuitement s'ajouter à la couleur indéterminée de la mélancolie, mais qui brillent la plupart du temps d'une lueur ambiguë. Un jeu, un équilibre où rien ne se produit sans distance. Sans le sourire entendu de l'ami discret du genre humain.

La po-éthique tchékhovienne de l'objectivité combine comme naturellement observation, empathie et ironie : " Dans nos œuvres, il manque l'alcool qui enivre et subjugué... Nous décrivons la vie comme elle est, et à part ça rien du tout... " Ce qui a l'air naturaliste consiste à exposer des situations — des scènes quotidiennes simples et complexes et des relations entre les êtres —, et cela sans commentaire ni pose. De la même façon, Tchekhov conseille à l'acteur : " La souffrance, il faut la représenter comme elle s'exprime dans la vie, c'est-à-dire pas avec les mains et les pieds, mais par l'intonation, le regard ; pas en gesticulant férocement, mais avec grâce. "

Grâce signifie ici vraisemblance. Et la réunion de ces deux concepts dans l'esprit de Tchekhov constitue une part du charme sage de l'auteur.

Que le monde de Tchekhov n'ait pas du tout cette " uniformité grise " que lui reprochait la poétesse Anna Akhmatova, est la conséquence d'une manière de représenter qui atteint, par allusion et suspens, par musicalité et éléments

absurdes, à une sorte de " gracieuse " apesanteur. Ce monde ne pèse jamais sur le spectateur (ou le lecteur), il ne provoque jamais cette défaillance de la volonté qui caractérise maintes figures tchékhoviennes. Il émane de lui, même là où s'inscrivent la perte et l'adieu, une sérénité mélancolique. Ce n'est que rarement qu'il s'élève jusqu'à ce que Novalis a nommé " l'humour retentissant du désespoir ". Le comique comme envers de l'ennui, l'ironie comme compensation du désespoir. D'ailleurs, les oppositions sont relatives : une question de nuances. Au deuxième acte de *La Mouette*, quand Macha, qui s'est éprise d'un amour malheureux pour Tréplev, propose à Nina de lire un passage de sa pièce, que malgré le refus de Nina (" C'est sans intérêt "), elle s'enthousiasme pour la voix de Tréplev, " belle, triste " — " un vrai poète " —, et que Sorine, juste à

ce moment-là, se met à ronfler, avant de nier aussitôt la dégradante évidence d'un " Mais pas du tout ! ", la scène est comique — et triste tout à la fois. La collision d'affects et d'incidents distincts et même opposés dévoile la précarité de la communication entre les êtres. Et relativise la possibilité des relations. Nous approuvons de la tête en souriant. Rarement les choses nous ont été données à entendre avec autant de clarté que dans le laboratoire littéraire de Tchekhov. Et quand bien même cette connaissance fait mal, elle a quelque chose qui libère : elle transcende la résignation.

Pourtant, rien n'est dit des solutions, et encore moins d'une rédemption. Au lieu de rédemption, il y a chez Tchekhov le rêve qui flamboie et les silences éloquents. Chacun des remplis à sa façon.

Ilma Rakusa

(traduit de l'allemand par Jean Torrent)





Notes sur *La Mouette*

... Y travailler, y réfléchir jusque dans les rêves, sinon ça n'a pas de valeur...

... Une pièce dont les connexions n'apparaissent pas au premier plan : mais tout est structurellement si précis... donc trouver la trace, le long des nerfs.

Au premier acte, Nina (la Mouette) a déjà fait la connaissance de Trigorine, l'amant d'Arkadina, et elle a échangé deux phrases avec lui, il s'est montré très intime en lui disant : " J'aime beaucoup la pêche à la ligne..." Arkadina, la grande actrice, interrompt alors l'échange de propos et met Nina en garde : " Vous ne devez pas lui parler ainsi... ça l'embarrasse. "... Maintenant elle est assise sur la terrasse, elle prend le soleil... non, elle doit s'agiter, danser, faire du sport pour combattre une inquiétude croissante... Elle réclame de Dorn, le médecin, qu'il lui confirme qu'elle (Arkadina) a l'air beaucoup plus jeune que Macha, la triste jeune fille de quarante-deux ans déçue par la vie et par l'amour... Pourquoi Arkadina est-elle si préoccupée par sa jeunesse et par la mort ?... Arkadina : " Je ne pense pas à la mort. " Ensuite apparaît son frère malade, accompagné du menaçant fauteuil roulant que l'importun instituteur pousse devant lui, et de Nina, vêtue de clair... Le frère dit : "N'est-elle pas jolie ?" et sa sœur répond : "Oui, et intelligente aussi", ce qui signifie également : "et pas tombée de la dernière pluie" pour se faire aussi jolie... Car la vive dame

demande aussitôt : "Où est Boris ?" La Mouette connaît la réponse : "Au bord du lac, il pêche." Arkadina la regarde alors avec étonnement, piquée... et continue à lire Maupassant, auquel elle ne trouve plus entre-temps aucun intérêt, elle est inquiète... "Oui, qu'est-ce qui arrive à Kostia ?" Ça aussi, elle peut le demander à Nina, pour lui signifier : " Il serait mieux que vous ne vous occupiez pas de mon fils... ni de mon amant... il pêche très bien sans vous..." Ensuite, elle jette son livre, ça devient orageux...

Macha a une jambe tout engourdie... "L'heure du déjeuner." Et Arkadina de frapper fort encore une fois : "Ennuyeuse, cette vie à la campagne... rien contre vous, mais être dans sa chambre d'hôtel à étudier un rôle, ce serait tout de même mieux !" A quoi Nina, comme Eve, l'admiratrice de Bette Davis dans *All about Eve*, répond : "Oui, merveilleux...", et tandis que tout le monde se dirige nonchalamment vers la salle à manger, voici que le gérant vient interdire aux propriétaires d'utiliser les chevaux pour leur sortie en ville... Gigantesque "barouf à Chioggia" au domaine... le gérant veut démissionner, Arkadina veut s'en aller... (les raisons, elles flottent dans l'air érotique de l'après-midi... qui vibre entre Trigorine et Nina...)

Au début, Macha a un cœur, un cœur blessé, mais petit à petit, il se pétrifie... au troisième acte, elle lui prépare son



tombeau. Au quatrième acte, cette pierre saigne encore.

Important, le dialogue de Macha et Trigorine au troisième acte : elle le met en garde. "J'épouse... Medvédenko !" Trigorine, surpris : "L'instituteur !"... Elle : "Oui..." Trigorine : "Comment cela est-il possible ?..." (on n'épouse tout de même pas quelqu'un qu'on n'aime pas !) Au quatrième acte, quand il revient au domaine et salue Macha, il lui demande : "Vous êtes mariée ?..." Elle répond : "Oui... lui", et Trigorine, se détournant d'elle : "Heureuse ?" Pour finir, elle est une méchante femme, qui travaille durement à oublier son véritable amour...

Sorine, le sablier de la pièce... on le voit s'étioler.

Tréplev : à la fin, plus d'enthousiasme, il devient sénile (c'est aussi ce qu'un critique a récemment écrit à mon propos). Mais n'était-il pas brisé depuis toujours... au début avec plus de fanatisme tout de même.

Arkadina reste jeune, rajeunit de plus en plus : ça entraîne la méchanceté.

Trigorine : il est membre du Pen-Club... Pourtant, quand il parle de son métier, longuement, pendant cet après-midi d'été tardif... il est "lui-même", et son discours ne doit pas être un truc pour séduire la jeune fille... Autrement dit : la jeune fille est ensorcelée par ce long discours (et la beauté de sa voix y est peut-être aussi pour quelque chose)... ils tombent amoureux l'un de l'autre... "sans du tout s'en apercevoir", comme écrit Horváth... Je suis sûr que

Tchékhov ne voulait pas spécialement mettre Trigorine en boîte... Trigorine est "bien tempéré"... et il incline, pour parler comme Schnitzler, au "laxisme de cœur".

L'enthousiasme déçu de Nina ; elle a toujours été en balance — depuis toujours, elle a ressenti la fébrilité de son existence. Quant à savoir si elle a ou non le talent d'une actrice — puisque cette question revient toujours sur le tapis —, je me suis dit qu'elle ressent trop pour être vraiment une bonne artiste, oui, elle déborde constamment d'émotion, et je crois que ça n'est pas bon pour les artistes... c'est sans doute pour cette raison que Tchékhov disait vouloir rester "froid" en écrivant...

Les nostalgiques s'effondrent. Les autres, ceux qui sont déjà à terre, ne sont pas surpris.

Les optimistes : toujours déçus...

Les pessimistes : parfois agréablement surpris...

Personnages de Tchékhov. Difficiles, parce qu'ils sont authentiques, peu artificiels. L'auteur, un médecin, touchait les âmes de ses mains. Anatomie de l'âme.

Arkadina : nous la rencontrons souvent... elle existe dans chaque théâtre, de Göttingen à Berlin, de Paris à Marseille, de l'Utah à Manhattan. Difficile pour une comédienne de jouer sa profession tout en ne se jouant pas uniquement elle-même...

Faire la bonne distribution. Et avec les êtres qu'on a devant soi, raconter, rien

d'autre... Si ça marche... il en résulte un ensemble. Je dis aux acteurs : des êtres qui se connaissent depuis des années, comme dans les grandes familles, et chacun croit savoir plus ou moins ce qui va venir de l'autre, dans un cercle de ce genre le courant est encore très actif... les explosions surviennent ici entre des êtres qui ont longtemps vécu ensemble, qui ne cessent d'attendre les uns des autres quelque chose de nouveau et qui s'emportent parce que tout reste pareil... ou : que tout s'épuise... Je dis aux acteurs : ne jouez donc pas comme si vous saviez tout les uns des autres... les vieilles relations sont

toujours et encore expérimentales... On ne met pas en scène Tchékhov... d'une façon ou d'une autre, on fait se rencontrer (et se côtoyer) des êtres, on n'arrête pas de raconter que les choses psychiques sont insaisissables. Ne rien décrire... circonscrire, quand quelque chose s'est passé, dans l'espoir qu'une petite chose puisse se retrouver lors de la prochaine répétition... etc. Pour moi, le plus important dans cette pièce, c'est : rester dedans, pendant trois mois... tout le temps dedans, "parmi les musiciens" !

Luc Bondy

(traduit de l'allemand par Jean Torrent)



La Mouette

Merci pour votre lettre, vos phrases chaleureuses et votre invitation. Je viendrai, mais probablement pas avant la fin novembre, parce que j'ai bougrement à faire. En premier lieu, je vais construire au printemps une nouvelle école dans le village dont je suis curateur ; il faut que j'établisse un plan dans les délais, que je dresse un budget des dépenses, je dois faire toutes sortes de démarches, etc. Deuxièmement, figurez-vous que j'écris une pièce que je n'aurai sans doute pas terminée avant la fin novembre. Je l'écris non sans plaisir, bien que j'attende terriblement aux conditions de la scène. Une comédie, trois rôles de femmes, six rôles d'hommes, quatre actes, un paysage (vue sur un lac) ; beaucoup de discours sur la littérature, peu d'action, cinq tonnes d'amour.

*Anton Tchekhov à A. S. Souvorine,
21 octobre 1895.*

Eh bien, j'ai terminé ma pièce. Je l'ai commencée forte et achevée *pianissimo* — contre toutes les règles de l'art dramatique. Ça s'est transformé en nouvelle. Je suis plutôt mécontent que content, et quand je lis ma nouvelle pièce, j'en arrive une fois de plus à la conviction que je ne suis pas un auteur dramatique. Les actes sont très courts, il y en a quatre. Bien qu'il s'agisse seulement du squelette d'une pièce, un plan qui sera encore modifié un million de fois avant la prochaine saison, j'en ai tout de même fait tirer deux exemplaires selon le procédé Remington (la machine imprime deux exemplaires d'un coup) — je vous en enverrai un. Seulement, ne le donnez à lire à personne.

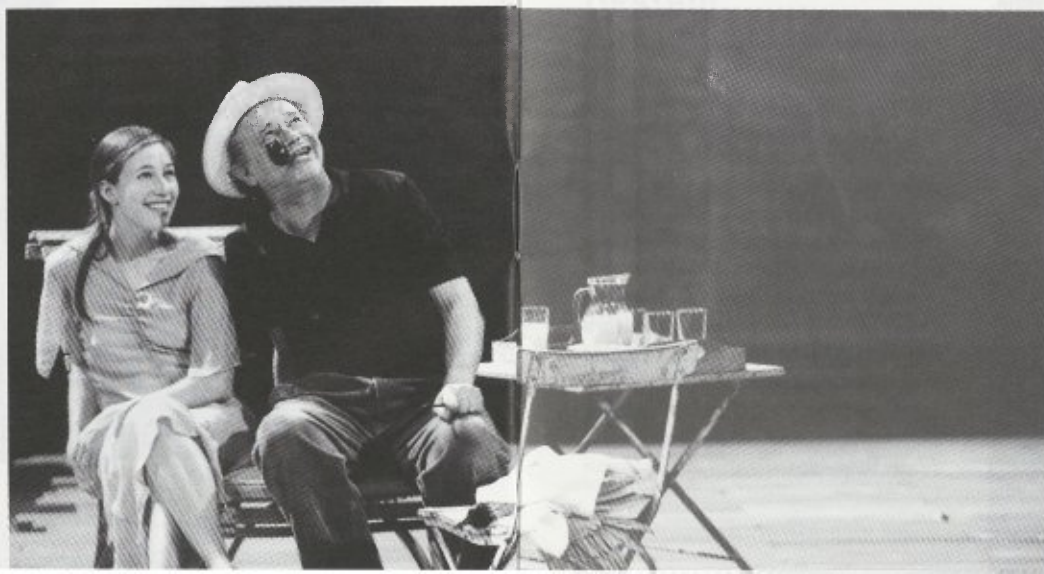
Anton Tchekhov à A. S. Souvorine, 21 novembre 1895.

Tu demandes : qu'est-ce que la vie ? C'est comme si on demandait : qu'est-ce qu'une carotte ? Une carotte est une carotte, et c'est tout.

Anton Tchekhov à Olga Knipper, 20 avril 1904.

Je ne crois pas avoir jamais exprimé mon admiration pour Tchekhov. Il n'y a jamais eu un sourire comme le sien.

Samuel Beckett, mai 1986.



L'actualité

DE L'ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE

→ GRANDE SALLE

VENDREDI 1^{ER} MARS - 20H

Patrice Chéreau lit *Les carnets du sous-sol* de Fédor Dostoïevski

traduction André Markowicz

Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. Un homme repoussoir, voilà ce que je suis. Je crois que j'ai quelque chose au foie. De toute façon, ma maladie, je n'y comprends rien, j'ignore au juste ce qui me fait mal. Je ne me soigne pas, je ne me suis jamais soigné, même si je respecte la médecine et les docteurs. En plus, je suis superstitieux comme ce n'est pas permis ; enfin, assez pour respecter la médecine. (Je suis suffisamment instruit pour ne pas être

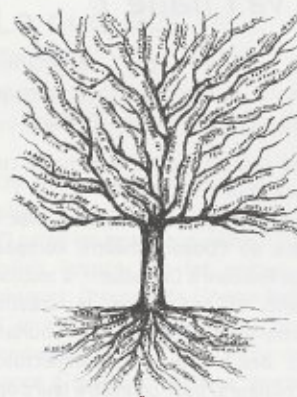
superstitieux, mais je suis superstitieux.) Oui, c'est par méchanceté que je ne me soigne pas. Ça, messieurs, je parie que c'est une chose que vous ne comprenez pas. Moi, si ! Evidemment, je ne saurais vous expliquer à qui je fais une crasse quand j'obéis à ma méchanceté de cette façon-là ; je sais parfaitement que ce ne sont pas les docteurs que j'emmerde en refusant de me soigner ; je suis le mieux placé pour savoir que ça ne peut faire de tort qu'à moi seul et à personne d'autre. Et, malgré tout, si je ne me soigne pas, c'est par méchanceté. J'ai mal au foie. Tant mieux, qu'il me fasse encore plus mal !

Extrait des *Carnets du sous-sol*
de Fédor Dostoïevski

Dans les ruines à ciel ouvert d'un vieux couvent, un soir de l'été 2001, Patrice Chéreau voulut faire au public du Festival d'été de Barcelone un cadeau qui avait tout d'une gageure : seul en scène, sans autres accessoires qu'un livre ouvert sur un lutrin, lire d'une traite, dans la traduction française d'André Markowicz, "Sur la neige mouillée", deuxième des fragments qui composent *Les carnets du sous-sol*. Pendant plus d'une heure, tous les spectateurs, francophones ou non, restèrent captivés. Face au texte de Dostoïevski, Chéreau se livrait sous leurs yeux phrase après phrase, sans répit et comme à corps perdu. Ce soir-là, son engagement fut total : l'on avait annoncé une lecture, et ce fut - comme on pouvait s'y attendre - du théâtre.



Prochains spectacles



(...) *Pluriindisciplinarité*, tel est le néologisme par lequel j'ai toujours essayé de formuler ma rébellion contre le dressage auquel on nous soumet depuis l'enfance - dressage qui consiste à canaliser nos pulsions vitales, et principalement nos pulsions créatrices dans ces étroites matrices que sont ce que l'on nomme les *disciplines*. Quand la seule question à poser au créateur est le "Comment te vis-tu ?" des philosophes grecs ou orientaux.
Rezvani, janvier 2002 [extrait]

→ GRANDE SALLE

9 - 13 MARS

Jean-Marc Ghanassia et Philippe Muller présentent

Arabesques

4 concerts exceptionnels de
Jane Birkin

accompagnée du groupe Djam'Fam.

Samedi, mardi et mercredi à 20h30,
dimanche à 15h30.

LOCATION
OUVERTE

→ PETIT ODÉON

5 - 8 MARS - 18H

Autoportrait d'auteurs : Rezvani pluriindisciplinaire

Mardi 5 mars : *Les origines*

Mercredi 6 mars : *Peinture peinture*

Judi 7 mars : *Métamorphoses et fiction*

Vendredi 8 mars : *Chansons d'amour*

En présence de Serge Rezvani et Jean Benguigui, Maurice Bénichou, Marcel Bozonnet, Diane Calma, Gloria Campana, Gérard Fromanger, Mona Heftré, Jacques Lassalle, Alain Meunier, Bertrand Py. Conception et mise en espace : Diane Calma.

Entrée libre.

Réservation obligatoire au 01 44 41 36 68.



→ PETIT ODÉON

14 - 30 MARS

Fragments de théâtre I & II

REPRISE

de Samuel Beckett
mise en scène Annie Perret
avec Gilles Arbona et Hervé Briaux

Un abrégé lumineux. Ne manquez pas ces deux petites pièces avec Gilles Arbona et Hervé Briaux : ce sont deux bijoux. (...) Les comédiens, purs emblèmes de la risée, jubilent dans la noirceur. Des pitres sombres. Des clowns tristes. (...) Tout Beckett est là.
Frédéric Ferney - *Le Figaro* - 21 juin 2001

Gilles Arbona et Hervé Briaux, dans la mesure même où ils jouent comme des as (sous l'œil attentif de la mise en scène d'Annie Perret), ne sont pas là sans être là, comme des acteurs, mais sont là en étant là, comme des hommes «vrais». La même chose pour les mots. «Words, words, words ; to be or not to be» : un moment magique de théâtre à l'envers.
Michel Cournot - *Le Monde* - 30 juin 2001

Représentations du mardi au samedi à 18h. Relâche dimanche et lundi, et le samedi 16 mars.



→ GRANDE SALLE

16 MARS - 15H

E pericoloso sporgersi
Où va l'Italie ?

Débat animé par Emmanuel Laurentin et Marc Voinchet, retransmis en direct sur France Culture.

Que se passe-t-il dans le domaine culturel en Italie ?

France Culture, en partenariat avec le Théâtre de l'Odéon, théâtre européen qui, de Ronconi à Castellucci, a toujours accueilli et fait aimer la création contemporaine italienne, a souhaité inviter des artistes, des intellectuels, des créateurs, pour connaître leurs opinions et savoir comment, dans leur tête, dans leur imaginaire et dans leur pratique professionnelle, ils vivent aujourd'hui en Italie depuis la victoire démocratique de Silvio Berlusconi au printemps dernier.

Il ne s'agit pas pour nous de juger mais d'informer et de comprendre.

Des invitations furent lancées. Nous avons été heureux de constater que beaucoup de personnes ont pensé qu'il était important de parler, d'en parler et plusieurs personnalités ont accepté de faire ce voyage d'Italie.

Avec, notamment, Bernardo Bertolucci (cinéaste), Vincenzo Consolo (écrivain), Giorgio Barberio Corsetti (metteur en scène) - sous réserve, Carlo Ossola (professeur au Collège de France), Jacqueline Risset (écrivain, professeur à l'université de Rome), Ettore Scola (cinéaste), Antonio Tabucchi (écrivain), Gianni Vattimo (philosophe).

Entrée libre.

→ GRANDE SALLE

28 - 31 MARS

Was ihr wollt /
La nuit des rois
ou Ce que vous voudrez

William Shakespeare
mise en scène Christoph Marthaler

Christoph Marthaler, «Suisse incorrigible», s'est imposé au cours des années 90 parmi les principaux créateurs de nouvelles formes sur les scènes européennes. Dressant de l'*homo helveticus* d'après-guerre plusieurs portraits tendres et féroces d'une étonnante puissance d'évocation poétique, Marthaler a inventé un univers qui peut faire songer à une sorte de version germanique du monde de Deschamps et Makeïeff - éclairages au néon, sacs en plastique et costumes en Tergal, hôtels meublés en style seventies d'origine, peuplés d'êtres étranges et plutôt taciturnes, qui se plient soudain à une aliénante discipline rituelle ou donnent libre cours à une petite folie privée, créatures prolétarisées et déçues en quête du rythme juste,

captives de situations qui se répètent, coincées dans une attente creuse et dont les mélodies hésitent entre burlesque et mélancolie. Marthaler s'attaque depuis une bonne décennie à des œuvres du répertoire, qui constituent désormais un versant essentiel de son travail théâtral. Pour son premier contact avec Shakespeare, il a choisi la comédie qui réunit sans doute le plus visiblement et avec le plus de profondeur ces ingrédients favoris du créateur suisse que sont le désœuvrement, la difficulté à communiquer, la solitude douce-amère qui fait les délices du triste duc Orsino, de la belle Olivia, et de tous les habitants d'une Illyrie de convention a inspiré à Marthaler un Shakespeare extrêmement original. Les quiproquos classiques entre les jumeaux Sébastien et Viola, la célèbre farce jouée aux dépens de Malvolio, sont donnés dans une version «bateau ivre» tout à fait dans la manière du Zurichois : saisie dans la lumière blafarde d'un lendemain d'orgie, sa Nuit est ironique, dérisoire, décapante, moderne - et comme toujours, poétique avant tout.

Représentations le jeudi 28, vendredi 29 et samedi 30 à 20h - dimanche 31 à 15h.



SAISON 2001 - 2002

GRANDE SALLE

- 27 SEPT / 28 OCT** **Léonce et Léna** Georg Büchner / André Engel
- 8 / 18 NOV** **Giulio Cesare** *(en italien, surtitré)*
d'après William Shakespeare
Romeo Castellucci / Societas Raffaello Sanzio
- 29 NOV / 9 DÉC** **Woyzeck** *(en danois et anglais, surtitré)*
Georg Büchner / Robert Wilson / Tom Waits - Kathleen Brennan
- 22 DÉC / 5 JANV** **Un fil à la patte** Georges Feydeau / Georges Lavaudant
- 8 / 13 JANV** **Identité Caraïbe** - théâtre, musique, littérature
avec la Scène Nationale de Guadeloupe
- 22 JANV / 2 FÉV** **Auslöschung / Extinction** *(en polonais, surtitré)*
d'après Thomas Bernhard / Krystian Lupa
- 7 / 17 FEV** **L'hiver de force** Réjean Ducharme / Lorraine Pintal
- 22 / 26 FEV** **Die Möwe / La mouette** *(en allemand, surtitré)*
Anton Tchekhov / Luc Bondy
- 28 / 31 MARS** **Was ihr wollt / La nuit des rois**
William Shakespeare / Christoph Marthaler *(en allemand, surtitré)*
- 25 AVRIL / 31 MAI** **La mort de Danton**
Georg Büchner / Georges Lavaudant

PETIT ODÉON

- 7 / 24 NOV** **C'est à dire** Christian Rullier / Christiane Cohendy
- 11 / 29 DÉC** **Monsieur Armand dit Garrincha**
Serge Valletti / Patrick Pineau / Eric Elmosnino
- 30 JANV / 16 FÉV** **Jimmy, créature de rêve**
Marie Brassard
- 14 / 30 MARS** **Fragments de théâtre I & II**
Samuel Beckett / Annie Perret / Gilles Arbona et Hervé Briaux
- 14 / 31 MAI** **Lenz**
Georg Büchner / Marie-Paule Trystram